

ABONNEMENT.

Saumur: Un an... 30 fr. Six mois... 16. Trois mois... 9. Poste: Un an... 35 fr. Six mois... 18. Trois mois... 10.

On s'abonne:

A SAUMUR, Au bureau du Journal ou en envoyant un mandat sur la poste, et chez tous les libraires.

POLITIQUE, LITTÉRATURE, SCIENCES, INDUSTRIE

L'ECHO SAUMUROIS

JOURNAL D'ANNONCES JUDICIAIRES ET AVIS DIVERS

BUREAU: PLACE DU MARCHÉ-NOIR

INSERTIONS.

Annonces, la ligne... 50 c. Réclames... 30. Faits divers... 15. RÉSERVES SONT FAITES. Du droit de refuser la publication des insertions reçues et même payées, sauf restitution dans ce dernier cas. Et du droit de modifier la rédaction des annonces. Les articles communiqués doivent être remis au bureau du journal la veille de la reproduction, avant midi. Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.

On s'abonne:

A PARIS, A L'AGENCE HAVAS 8, place de la Bourse,

L'abonnement continue jusqu'à réception d'un avis contraire. — L'abonnement doit être payé d'avance.

Paraissant tous les jours, le dimanche excepté.

Les abonnements de trois mois pourront être payés en timbres-poste de 15 cent., envoyés dans une lettre affranchie.

SAUMUR

26 Septembre 1885.

Chronique générale.

Le fait marquant des élections de dimanche dernier, à Paris et dans le département de Saône-et-Loire, c'est le succès des candidats radicaux et la défaite des opportunistes et des ministériels. L'extrême gauche triomphe, et les amis de feu Gambetta, les républicains de l'école opportuniste, ne comptent désormais guère plus électoralement que les candidats du centre gauche. A Paris, ils ont été contraints de se mettre à la remorque du candidat radical et ils ont dû s'humilier jusqu'à voter pour lui, dans la crainte du succès d'un candidat conservateur et dans l'impossibilité d'assurer l'élection de leur propre candidat. En Saône-et-Loire, ils ont voulu lutter et mal leur en a pris, car le résultat a été désastreux. Le candidat opportuniste n'a pu réunir que 2,775 voix sur 11,459 votants, tandis que chacun de ses concurrents obtenait plus de 4,000 voix. Cela, c'est la déroute, puisque quinze jours auparavant le candidat opportuniste obtenait encore dans le même collège électoral 4,280 voix. — Ajoutons qu'à Paris, le nombre des républicains fidèles à M. Hélier et qui n'ont pu consentir à voter pour le radical M. Forest se chiffre net par le total de 354. Ces 354 voix représentent exactement la somme des opportunistes qui sont restés fidèles au programme de la République modérée; — c'est peu, en face du bataillon de 2,036 opportunistes qui ont passé à l'ennemi, sur le champ de bataille, avec armes et bagages, et se sont constitués prisonniers des radicaux.

Voilà donc où aboutit fatalement la République.

L'extrême gauche célèbre avec une joie légitime la victoire de ses candidats, et salue par anticipation le triomphe que lui réservent les élections générales, si elle ne trouve

pas devant elle des adversaires plus sérieux que les candidats opportunistes.

Signalons, pour compléter ce tableau électoral, le mal croissant des abstentions. C'est le signe, chaque jour plus grave, de la lassitude et du dégoût, sinon du découragement de l'opinion publique. A Paris, dimanche dernier, il n'y a eu que 8,394 votants sur 14,889 inscrits, et l'élu n'a eu que 5,000 voix sur 45,000 électeurs. En Saône-et-Loire, le candidat élu n'a eu que 4,666 voix sur 46,085 électeurs inscrits. Ce n'est pas cela le gouvernement des majorités, c'est le triomphe des minorités révolutionnaires.

Le Journal des Débats publie, sur le nouveau budget de M. Tirard, un article non signé dont il est permis d'attribuer l'inspiration à M. Léon Say. Cet article contient des aveux précieux à recueillir.

« La raison de l'abaissement des revenus publics est en ce moment dans le mauvais état des affaires, qui tient à une inquiétude des esprits sur la politique intérieure et sur la politique étrangère.

» Le ministre des finances se lasse d'attendre; il a peut-être raison. Il renonce à l'espoir d'une reprise des affaires pour 1884, et il renonce encore plus à l'espoir d'une diminution dans les dépenses engagées.

» Que voulez-vous qu'il fasse dans un pareil embarras et dans un pareil découragement, si ce n'est de se tourner du côté de la fiscalité? Ce n'est peut-être pas avoir la vue très-large, mais on a fait de nos jours de nos ministres des finances des intendants chargés de pourvoir à la dépense, sans leur donner de voix en politique; ce sont des caissiers.

» Les agents fiscaux croient que l'alcool peut fournir encore quelques millions, et on veut leur redemander les 70 millions que l'abaissement du droit sur les vins a si malheureusement fait perdre au Trésor en 1884. C'est toujours sur la même bête de somme qu'on met le fardeau. »

LA RÉCEPTION D'ALPHONSE XII.

Le roi d'Espagne arrivera samedi à Paris, à deux heures, à la gare du Nord, venant de Bruxelles. Il sera reçu à la descente du train par le Président de la République et tous les ministres. Les honneurs militaires seront rendus dans la gare même. Le roi d'Espagne se rendra ensuite à l'ambassade d'Espagne, escorté par deux escadrons de cavalerie, mais aucune haie de troupes ne sera formée sur le passage du cortège. Voici les fêtes organisées à l'occasion de sa présence:

Samedi soir, grand dîner offert à l'ambassade d'Espagne par Alphonse XII. Dimanche, le Président de la République convie le roi d'Espagne à une partie de chasse à Marly. Le soir, grand dîner à l'Elysée auquel tous les membres du corps diplomatique seront invités, ainsi que les ministres. Après le dîner, M. Grévy et son hôte assisteront à une représentation de gala à l'Opéra. Lundi, Alphonse XII assistera à des expériences d'artillerie au polygone de Vincennes, et le soir se rendra au Théâtre-Français, où une représentation de gala est organisée. Mardi matin, le roi d'Espagne visitera le salon triennal, et il partira dans l'après-midi du même jour pour rentrer dans ses Etats. (Temps.)

Le ministère se préoccupe beaucoup en ce moment des incidents qui pourraient se produire lors du passage du roi Alphonse à Paris.

Des ordres ont déjà été donnés à la police pour que des mesures d'ordre soient prises à l'effet d'empêcher toute manifestation hostile.

Alphonse XII, roi d'Espagne, vient d'être nommé, par l'empereur d'Allemagne, au grade de commandant honoraire du 45^e uhlands à Strasbourg.

Si nous en croyons la France, le gouvernement serait dans l'intention d'apporter des modifications sensibles au programme

des fêtes publiques qu'il est question d'organiser à Paris en l'honneur du souverain espagnol.

LA DÉFENSE DE LA CORSE.

Le gouvernement français s'était déjà ému d'un certain empressement du gouvernement italien vis-à-vis de la Corse, et il s'était demandé pourquoi l'Italie avait élevé au grade de consul général son agent dans cette île. De plus il fut étonné des revendications de certains journaux officiels de la péninsule, revendications approuvées par deux journaux allemands qui, dans une polémique, affirmaient que la Corse appartenait à l'Italie par droit de nationalité, et que, dans le cas d'un conflit avec la France, l'Italie serait fondée à en demander la restitution.

Cet ensemble de faits éveille l'attention du gouvernement français qui, depuis plusieurs années, avait délaissé la Corse au point de vue stratégique et militaire; considérant que, dans le cas d'un conflit, l'Italie pourrait trouver un appui étranger dont la flotte s'abriterait dans les ports de la Spezia et de Livourne, à quatre heures à peine des côtes de la Corse, il se demande s'il ne convenait pas de mettre cette île à l'abri d'une surprise — surprise d'autant plus facile que toutes les côtes de la Corse sont absolument sans défense, et que, par conséquent, une descente peut être opérée sans obstacle et sur n'importe quel point.

En l'état donc, le gouvernement français a décidé de doubler la garnison de l'île, de garnir tous les points stratégiques d'une artillerie de forteresse capable de résister à une attaque par surprise, — en un mot de mettre la Corse en état complet de défense.

LES CONDITIONS DE LA CHINE.

Voici, d'après des renseignements de source anglaise, quels seraient les points principaux sur lesquels portent les négociations pendantes entre la France et la Chine:

14 Feuilleton de l'Écho Saumurois.

LA PERLE DE NUREMBERG

Par Louis COLLAS

VIII LA LETTRE.

Elle attendit pour sortir le moment favorable et s'entoura de précautions minutieuses pour ne pas être vue. Elle se croyait environnée d'ennemis et, depuis qu'elle avait reconnu l'écriture de son tuteur dans le billet montré par Giovanna, elle se défiait de lui autant que de Franz. Son cœur battait avec violence quand elle entra chez sa nourrice, et elle fut obligée de se reposer quelques instants avant de lui faire le récit de ce qui s'était passé.

— Tout cela est grave, dit celle-ci. Franz est pour ce pauvre garçon un dangereux ennemi; il veut à tout prix se débarrasser de lui, c'est Franz qui a imaginé ces rumeurs absurdes; elles tomberont d'elles-mêmes, si elles ne sont pas déjà tombées; là n'est pas le péril, mais un piège est à redouter.

— C'est de cela que je veux le préserver; n'est-ce pas mon devoir, puisque par mon maudit ba-

vardage j'ai donné des armes contre lui?

— Je ne sais si c'est ton devoir, dit en souriant Giovanna, mais à coup sûr ton désir.

Puis, fixant ses regards sur la jeune fille:

— Veux-tu que je te dise pourquoi le péril de ce Français te cause tant d'émoi? c'est parce que tu l'aimes.

— Moi l'aimer! Ne dis pas cela, ce n'est pas.

— Tu l'ignores, Anna; mais cet amour s'est glissé dans ton cœur à ton insu. Ne rougis pas, Anna, il n'en pouvait être autrement. Tout ce qui t'entoure ici froissait tes sentiments et tes aspirations. Tu étouffais sous la lourde atmosphère qui pesait sur toi. Aussi, à l'arrivée de cet étranger, un monde nouveau t'est apparu; tu as protesté contre le joug qui t'était imposé; tout ce qu'il y avait en toi d'élan nobles et généreux s'est révolté. Tu as rejeté comme une robe d'emprunt ces vulgarités dont on avait voulu l'imposer l'empreinte, tu t'es révélée à toi telle que la nature t'avait faite. Ah! tu es bien l'image de ta mère, ardente pour ce qui élève l'âme, impitoyable pour la bassesse. Il en coûte souvent de planer sur ces hauteurs; mais, quoi qu'il arrive, j'aime mieux te voir ainsi.

Anna resta muette et pensive.

— Et lui, dit sa nourrice, l'aime-t-il?

— Oh! non, sans cela aurait-il conçu ces injurieux soupçons?

— Qui sait?

— Non, il ne m'aime pas; il vaut mieux qu'il en soit ainsi.

— Pourquoi?

— Parce que, s'il m'aimait, il ne pourrait qu'en souffrir. Il protesterait contre la seule pensée de placer ici ses affections.

— Mais enfin que comptes-tu faire?

— Si je le savais, serai-je venue te consulter? Cette lettre que j'ai trouvée pourrait peut-être nous aider, je n'ai pas osé l'ouvrir.

— Il le faut cependant, c'est notre seule ressource.

D'une main résolue elle brisa l'enveloppe: plusieurs feuillets y étaient enfermés; Giovanna eut la curiosité de lire les premières lignes; quand elle eût commencé, elle ne put plus s'arrêter et alla jusqu'au bout.

Pour l'intelligence de notre récit, il est nécessaire que nous remontions un peu plus haut.

Au début de la guerre, M. Marget se trouvait à Palaiseau avec sa famille dans une charmante maison de campagne qu'il y possédait. A l'approche des Allemands qui allaient investir Paris, il partit pour le Loiret où sa femme avait une propriété à quelques lieues d'Orléans. La situation de la France devenant plus critique, il s'engagea. L'ennemi était encore loin, il était convaincu qu'on arrêterait sa marche victorieuse; d'ailleurs, il ne pouvait croire qu'une femme et un enfant eussent

rien à craindre. L'avenir devait donner un cruel démenti à cette confiance. Après un des nombreux combats qui se livrèrent autour d'Orléans, la propriété fut envahie par des troupes bavaroises. M^{me} Marget fut forcée de conduire dans les différentes pièces les Allemands, qui d'ailleurs paraissaient connaître l'habitation. Le pillage s'opéra méthodiquement; tous les meubles furent fouillés, puis le salon fut le théâtre d'une ignoble orgie défrayée par les vins de la cave.

En ce moment une gerbe de flamme s'éleva au-dessus d'une maison voisine. C'était la vengeance des ennemis qui faisaient expier au village la mort de deux de leurs soldats tués par les francs-tireurs. Un vent violent soufflait de l'est et menaçait de communiquer l'incendie aux autres habitations. Il y eut un moment d'effroi et de confusion extrêmes. Pendant que M^{me} Marget était obligée de servir les bêtes que lui imposait la guerre, la servante au milieu de la cour veillait sur l'enfant. Il fut brusquement arraché de ses bras; il faisait déjà nuit et l'obscurité était encore augmentée par la neige qui tombait en flocons épais, elle ne put distinguer les traits du ravisseur; seulement, elle entendit le galop d'un cheval qui s'éloignait.

Depuis, toutes les recherches pour retrouver les traces de l'enfant étaient restées infructueuses.

(A suivre.) Louis COLLAS.

